Les salons et les régimes des lettres au XVIIIe siècle :

Les relations entre la société mondaine et les écrivains ont été très étroites au XVIII e siècle, mais elles sont d'un caractère un peu différent.

1-Esprit nouveau des salons :

Louis XV ne sut pas, comme Louis XIV, grouper autour de sa personne l'élite aristocratique et intellectuelle du royaume. On fait acte de présence à la cour, mais c'est dans les salons que se tiennent les véritables réunions mondaines. On se trouva donc émancipé de la tutelle immédiate du roi et l'on put accueillir plus librement des idées hardies. De plus au siècle précédent, les écrivains étaient seulement admis parmi la haute société. Maintenant on les recherche, ils sont des personnages dont on aime la verve, l'esprit mais aussi les idées et dont la conversation brillante fait, en concurrence il est vrai avec le jeu l'attrait principal des soirées.

2-La République des lettres :

Les écrivains de leur côté avaient pris, dès le début du siècle, l'habitude de se retrouver dans les cafés, cafés Laurent, Gradot, Procope, où fréquentaient entre autres *Fontenelle, Duclos.* Ils furent heureux de pouvoir continuer leurs relations dans les salons, en contact journalier avec leur public, et non seulement chacun gagna à cet échange continuel d'idées, mais leur union fit leur force. Il y eut, comme ils se plaisaient à le dire *« une république des lettres »* qui, peu à peu, prit la direction des esprits, parce qu'elle avait coordonné les efforts individuels.

3-Les deux périodes :

Dans la première partie du siècle, les salons sont surtout des réunions mondaines dont les divertissements et l'esprit font tout le charme. On les appelle souvent **bureaux d'esprit.** Vers 1750 les **salons philosophiques** les remplacent et servent de foyer de propagande aux idées nouvelles.

Exemples :

-Le salon de Mme de Lambert (1710-1733) :

A la cour de Sceaux (salon de la *duchesse du Maine*), on le voit, on donnait plutôt de sortes de fêtes littéraires. Le salon de la marquise de Lambert est un salon où l'on cause.

1-La marquise :

Par un certain idéal de galanterie noble et spirituelle, par l'horreur du ton prétentieux, il fait songer à celui de la *marquise de Rambouillet.* Elle a écrit deux ouvrages d'éducation : *Avis d'une mère à son fils* et *Avis d'une mère à sa fille.* Mais quand ils parurent en 1726 et 1728, elle fut désespérée, dans sa crainte d'être prise pour une femme savante, elle racheta même tout ce qu'elle put de ses *Réflexions sur les femmes* (1727).

2-Ses hôtes :

Elle recevait principalement La Motte, Fontenelle, l'abbé de Saint-Pierre, Montesquieu et Marivaux. Un dîner suivi de réception avait lieu le mardi pour les gens de lettres, le mercredi pour les gens de qualité, mais beaucoup de ses hôtes assistaient aux deux.

3-Le rendez-vous des « Modernes » :

Toutefois son salon avait un caractère beaucoup plus nettement littéraire que celui de *Rambouillet*. Les partisans des modernes y avaient la majorité et la marquise, comme la motte trouvait Homère « ennuyeux ». Le mardi où chacun rapportait à lire sa dernière œuvre, on assistait à des discussions franches et passionnées sur des théories littéraires et même scientifiques. Il n'y avait pas chez elle place aux divertissements frivoles.

-Le salon de Mme de Geoffrin (1749-1777) :

1-Sa réputation :

Mme de Geoffrin, fille d'un valet de chambre de la Dauphine, se fit par son salon une célébrité universelle. Dans un voyage en Pologne elle fut comblée d'égards par les souverains dont elle traversait les Etats.

2-Mme Geoffrin et l'Encyclopédie :

Tous les Encyclopédistes venaient chez Mme Geoffrin, elle avança même pour la publication de l'Encyclopédie une somme de trois cents mille francs. Elle était dévote et ne tolérait pas qu'on dépassât chez elle certaines limites.

4-Influence des salons :

On voit quelle place importante tient la vie de société au XVIIIe siècle. Son influence a été réelle.

A-Influence littéraire :

C'étaient les salons qui sacraient les gens de lettres. Les élections à l'Académie française s'y préparaient, les écrivains étaient donc dans une dépendance assez étroite de leur public. Pour lui plaire, ils s'ingénièrent à dire légèrement les choses graves, leur esprit s'aiguisa jusqu'à devenir une arme tranchante. De plus ils ne purent se permettre aucune innovation littéraire décisive. Malgré le triomphe des Modernes, on restait attaché aux formes de l'art classique dont on avait perdu le secret. Seuls *Diderot* et *Rousseau* ont sauvegardé leur originalité parce qu'ils ont échappé à la tutelle des salons.

B-Influence sociale :

Phénomène curieux, ce public timoré, fidèle gardien des règles, se fit accueillant pour les hardiesses philosophiques. Il imposa ses goûts aux auteurs, mais subit leurs idées. Il favorisa la propagande encyclopédique et la diffusion de toutes les théories qui allaient renverser l'ordre social dont il bénéficiait.